

Fais-moi mal, Johnyy, Johnny, Johnny *Serial Mom* de John Waters

Marcel Jean

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23262ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (1994). Review of [Fais-moi mal, Johnyy, Johnny, Johnny / *Serial Mom* de John Waters]. *24 images*, (73-74), 98–98.

FAIS-MOI MAL, JOHNNY, JOHNNY, JOHNNY

par Marcel Jean

On peut désormais affirmer qu'il y a deux périodes dans la carrière de John Waters. D'abord la période underground, dominée par des films comme *Female Trouble* et *Pink Flamingoes*, puis la période industrielle, qui compte maintenant trois films: *Hairspray*, *Cry-Baby* et le récent *Serial Mom*. Entre ces deux pôles, *Polyester*, curieux film en Odorama, vient tracer une frontière mal gardée qui permet aux dernières réalisations du cinéaste de jouir de l'énergie délinquante de ses premiers films.

Sympathique aux marginaux et aux désœuvrés, Waters s'est fait un devoir de crier la liberté dans *Hairspray* et *Cry-Baby*, films en apparence inoffensifs qui détournent pourtant la morale du genre auquel ils se rattachent. *Serial Mom* fonctionne autrement, puisque d'emblée le film affirme son caractère dérangeant. En effet, en construisant son récit autour de l'histoire d'une parfaite mère de famille qui commet des meurtres en série, le cinéaste joue allègrement avec l'une des peurs profondes de l'Américain moyen.

Et c'est justement à cet Américain moyen que *Serial Mom* s'attaque, puisque chez lui le meurtrier n'est pas le marginal, l'étranger, le mésadapté, mais plutôt celui (ou celle) qui en apparence se conforme avec le plus d'orthodoxie aux valeurs de la société américaine. Pire encore, c'est au nom même de ces valeurs — au premier rang desquelles on trouve la famille — que la maman tue. Le travail de sape opéré par Waters va loin, très loin, notamment lorsqu'il griffe au passage le néo-stalinisme bien pensant. On se souviendra par exemple que lors du procès (la bonne maman a finalement été arrêtée), un témoin pourtant crédible est complètement discrédité aux yeux du jury parce qu'on arrive à faire la preuve qu'il ne récupère pas ses déchets.

Ces propos, Waters les tient avec une bonne humeur qui ne se dément jamais, supporté par une solide équipe de comédiens menée à grands coups de ciseau dans le dos par l'ineffable Kathleen Turner.



Ricki Lake, Kathleen Turner, Sam Waterston et Matthew Lillard.

L'humour parodique du film repose en grande partie sur le lien que le réalisateur arrive à établir entre la propreté clinique qui domine la mise en scène et les excès qui marquent chaque scène violente. En effet, la netteté hyperréalisante de l'imagerie banlieusarde mise en place par Waters semble déboucher inévitablement sur des meurtres où le hors-champ n'a pas sa place, où les tisonniers transpercent les corps et où le spectateur constate de visu qu'il faut appeler un foie un foie. Du cinéma «gore», qu'il cite abondamment, Waters retient donc la révolte, la valeur subversive. Une subversion qui procède à l'inverse du naturalisme terrorisant mis de l'avant par John McNaughton dans *Henry, Portrait of a Serial Killer*, autre œuvre citée dans *Serial Mom*.

Mais, loin d'être dupe de son propre discours, John Waters en amorce la critique dans la scène où la maman poursuit un adolescent dans un bar où s'exécute un groupe au rock particulièrement sale. Pendant que les jeunes acclament la meurtrière, celle-ci trucidé l'adolescent en le transformant en

torche humaine. Le temps de la scène, la confusion est totale entre le meurtre et sa représentation. Là où le public ne voit que spectacle, il y a quelque chose de bien plus grave. Et l'ambiguïté règne en maître.

L'intérêt du film de Waters est donc dans sa charge à l'endroit de la petite bourgeoisie ainsi que dans la lucidité avec laquelle le cinéaste trace les limites de son discours. Et si *Serial Mom* offre en prime le portrait de la désinhibition des pulsions meurtrières d'une jeune femme, c'est sans oublier que cette femme est le produit d'un ordre social à combattre. John Waters forme avec Wes Craven et Paul Bartel le dernier trio de cinéastes américains engagés. Je rigole? Allez savoir! Les idéologies ne sont plus ce qu'elles étaient! ■

SERIAL MOM

États-Unis 1994. Ré. et scé.: John Waters. Ph.: Robert M. Stevens. Mont.: Janice Hampton, Erica Huggins. Int.: Kathleen Turner, Sam Waterston, Ricki Lake, Matthew Lillard, Tracy Lord, Patricia Hearst. 92 minutes. Couleur. Dist.: Savoy Pictures.